

La bonne étoile de David Lynch

RODLEY, Chris. *David Lynch*. Paris, Éditions Cahiers du cinéma, 2004, 224 p.

Jean-Philippe Gravel

Volume 23, Number 3, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33216ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (2005). Review of [La bonne étoile de David Lynch / RODLEY, Chris. *David Lynch*. Paris, Éditions Cahiers du cinéma, 2004, 224 p.] *Ciné-Bulles*, 23(3), 63–63.



RODLEY, Chris. *David Lynch*, Paris, Éditions Cahiers du cinéma, 2004, 224 p.

La bonne étoile de David Lynch

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

S'il y a une chose qu'ont raison de craindre les journalistes cinématographiques, c'est bien d'avoir à rencontrer David Lynch. Non pas que Lynch ait mauvais caractère, loin de là. C'est plutôt son incroyable discrétion quant à son œuvre, son refus systématique de l'interpréter, qui sont à craindre. Car face à ce refus de principe, le journaliste et le lecteur se retrouvent inévitablement confrontés à des entrevues singulièrement laconiques et remplies de généralités, le cinéaste préférant de loin gloser sur la texture des plantes et des paysages industriels que de parler de son œuvre. Car de ce côté, Lynch cultive le secret comme si la puissance magique de ses films en dépendait. Et c'est bien de cela qu'il s'agit. Grand défenseur de l'abstraction et du mystère, Lynch a su se tailler sa place, unique, dans le firmament cinématographique contemporain, par la seule force des images et des ambiances qu'il parvient à cultiver sans avoir apparemment recours à une seule explication. « Le dormeur va se réveiller », entend-t-on prophétiser dans les scènes de **Dune** (qui fût un peu à Lynch ce que **Spartacus** fût pour Kubrick : une grosse production désastreuse qui lui donna définitivement le goût

de l'indépendance totale). Mais pour ce qui est de Lynch, force est de constater que le « dormeur », livré à des visions qui le rendent autant perplexe que le public qui s'en délecte, n'a aucunement l'intention de sortir du sommeil.

Entre en scène Chris Rodley, interviewer aguerrri et bien connu pour des ouvrages et des documentaires qu'il a consacrés à des figures à la fois mythiques et marginales de la culture anglo-saxonne. Après Andy Warhol, William Burroughs, David Cronenberg, Sam Peckinpah et Johnny Cash, pour ne nommer qu'eux, que viendrait-il faire dans cette galère? Ou plutôt : que ne viendrait-il pas y faire?

Avouons d'emblée que si Rodley avait l'intention de tirer les vers du nez de David Lynch, c'est un peu peine perdue. Et pourtant, l'exercice ne s'avère pas si vain qu'il en a l'air. D'abord parce qu'il permet d'apprécier les qualités de fin stratège de Rodley, qui mène ces entretiens d'une main ferme, tout en respectant les idiosyncrasies de Lynch. Son truc? Le faire parler de ce qu'il aime : son goût de l'abstraction, ses activités d'artiste pluridisciplinaire (permettant au lecteur de découvrir ce volet inconnu de son travail); mais aussi, le faire revenir sur son cheminement personnel, de son enfance de gamin des banlieues (qu'il qualifie de « très heureuse ») aux étapes déterminantes de sa carrière : le support imprévu qu'il trouvera, par exemple, auprès de Mel Brooks pour la réalisation d'**Elephant Man**, ses études à l'American Film Institute (qui financera, puis abandonnera **Eraserhead**), son flirt avec la célébrité à l'époque des succès de **Twin Peaks** et de **Wild at Heart**, et les lendemains qui déchantèrent (avec l'échec de **Fire Walk with Me**), puis son « retour à la forme » avec **Lost Highway** et **Mulholland Drive**. Et à travers tout ça, avec doigté et

fermeté, reviennent toujours ces questions d'interprétation auxquelles Lynch refuse de répondre.

Aussi, malgré le caractère périphérique et sibyllin des propos de Lynch, on s'aperçoit malgré tout que l'on peut apprendre bien des choses sur son destin et sa philosophie de la création. Cette dernière s'avère d'une simplicité effarante : en somme, ne pas se poser de questions, et laisser venir ses « visions » pour les cristalliser dans le travail patient de l'imaginaire. Lancinant, l'entretien, à travers ses digressions, revient de façon circulaire sur une seule et unique profession de foi artistique : tout est dans la perception, il faut savoir « sentir » les choses, et si on les « sent » bien, le reste suivra, même la compréhension. Et le lecteur, surmontant son exaspération, de s'abandonner à ces propos zen jusqu'à ce qu'il tente — s'il le souhaite — d'observer l'univers à travers le regard hébété de David Lynch, quitte à contempler, des heures durant, la texture de son plancher, un pigeon mort sur l'asphalte, l'activité d'un nid de fourmis... ou encore les magnifiques illustrations, choisies avec un soin et un souci d'à-propos évident, de cet ouvrage qui fait communiquer, comme par l'effet d'un montage habile, les images les plus évocatrices des films de Lynch avec le fruit de ses activités d'ébéniste (des meubles conçus pour une utilité hors de ce monde), de photographe (très fort), sans oublier ses sculptures et son travail de peintre, qui témoignent d'une obsession pour la texture et la matière qui font de lui un proche cousin, tant dans l'approche que le discours, de Jan Svankmajer. En face de quoi une conclusion inédite s'impose — et nous l'émettons hardiment : si le surréalisme n'était né en Europe, il y a de cela presque un siècle, c'est peut-être David Lynch qui l'aurait inventé. Sans le savoir. ■